ORAISON FUNEBRE

DE

MONSIEUR BOYLE.

OU

SERMON,

Prononcé à ſon Enterrement,

DANS

L'Egliſe de St. Martin des Prez,
Le $\frac{7}{17}$ *Janvier*, 169$\frac{1}{2}$.

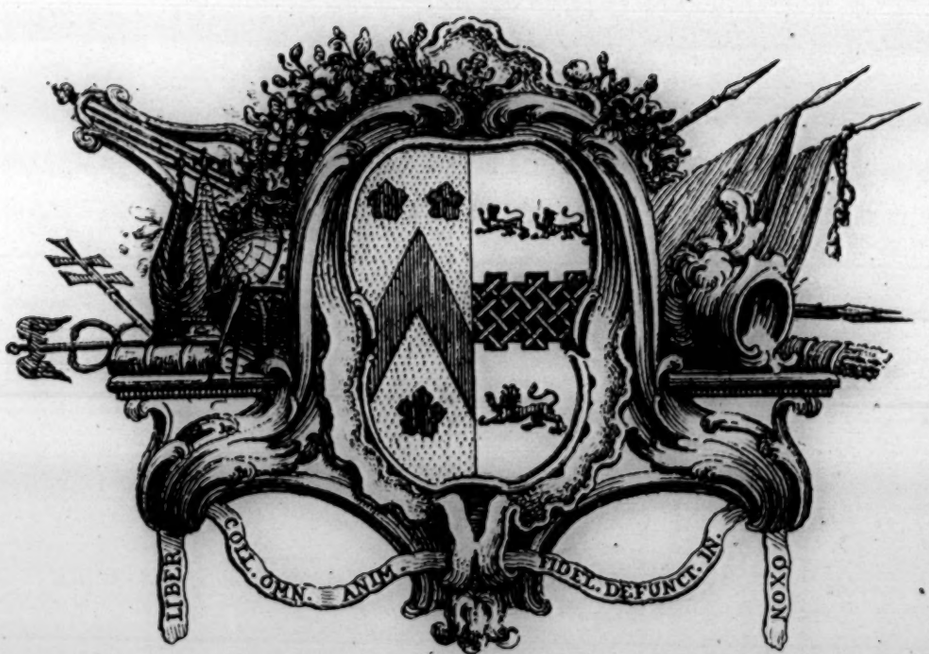
Par le Révérend Pere en Dieu,

GILBERT, Eveque de
SALISBURY.

Traduit par M. De *ROSEMOND*.

A *LONDRES*,

Chez *Everard Behagel*, dans la
Bourſe de *Salisbury*.
MDCXCII.



J. Green Sculpt

ORA

SE

Sur ces

Car Dieu
de bien
la Sci

L OR
ho
af
Son
& à recherc
raiſon, ou
Lorſque po
des opérati
de ſon divi
culé, article
Quoyque ſon
cherche, l'ém
ſeur pour ſo
meſme n'en

ORAISON FUNEBRE:

OU

SERMON

Sur ces Paroles de l'Eccléſiaſtique Ch. 2. V. 26.

Car Dieu donne à celuy, qui eſt homme de bien en ſa préſence, la Sageſſe, la Science, & la Joye.

LORSQUE le plus ſage de tous les hommes, l'Auteur ſacré de l'Eccléſiaſtique, eut ſuffiſamment *appliqué ſon cœur, à connoître, à approfondir, & à rechercher la Sageſſe, avec la raiſon*, ou la qualité des choſes: Ch. 7. v. 23. Lorſque pour mieux découvrir les traces des opérations de la Nature, & le plan de ſon divin Auteur, il eut enfin tout calculé, article par article, *l'un aprés l'autre: Quoyque ſon ame euſt longtemps fait cette recherche*, l'énigme demeura toujours trop obſcur pour ſon eſprit. Le grand *Salomon* luy meſme n'en put pénétrer le fonds. Tout

ce qu'il trouva, *ce fut un homme entre mille.* Heureux toûtefois, s'il en trouva un dans chaque millier ! Heureux, s'il trouva un chifre réel, parmi cette multitude de zéros, qui ne servoient de son temps, qu'à enfler le nombre, sans grossir la somme, & que l'on eust pû appeler autant de *Riens*, ou de *Néants :* Je devrois dire des Etres moindres, ou pires que le néant, selon l'estat, que le Sage Roy faisoit, & des hommes & des choses.

Nous avons certes plus de raison de penser, que par ces milliers, il faut entendre un nombre vaste & indéfini. Autrement, on doit avoüer, que le siécle de *Salomon* a esté véritablement le siécle d'Or, s'il a sû produire un homme, dans un millier de personnes, qui paroissoient sous le nom, & avec la figure d'hommes, mais qui sans répondre, à la fin de leur création, démentoient l'excellence de leur nature. La diversité d'ordres & de degrez, qui se rencontre entre les Mortels, par rapport aux qualitez & aux facultez de l'Ame, fournit à notre meditation, un sujet aussi surprenant que mélancolique. Quantité de gens ne semblent avoir qu'une vie à machines : Et l'on diroit, qu'il y a en eux un ressort agissant & parlant ; mais qu'ils sont également destituez, & de Raison, & de Bontè. Durant un certain nombre d'années, tous les hommes

géné

généralement différent peu des poupées, ou des marionettes, ſi ce n'eſt par l'accroiſſement. Il y en a un bon nombre, qui ſont enfans juſqu'au tombeau. En tous, pendant une des principales parties de leurs jours, l'ame demeure comme enſevelie dans le corps, en l'ombre de la mort, ou au ſommeil, qui conſume une ſi grande partie de nôtre temps. D'un autre coſté, les divers déréglemens du corps, & les impreſſions du ſang & des eſprits, maitriſent & gourmandent tellement l'ame, qu'elle eſt forcée de penſer, d'agir, de parler, ſuivant la pente, que luy donnent ces fermens oppoſez, qui font mouvoir les humeurs du corps. Enfin, auſſitoſt que leur opération ceſſe, il faut que l'Ame abandonne ſon domicile. Voila ſans doute d'étranges & d'étonnantes conſidérations, qui contraignent de s'écrier, Pourquoy un Eſtre ſi parfait a-t-il formé des créatures ſi foibles, ſi imparfaites? *Pourquoy, ô Dieu, aſ-tu crée tous les hommes en vain?* Le miſtére paroiſt encore plus prodigieux, ſi l'on vient à mettre en ligne de conte, l'opiniatreté, l'orgueil, la malignité, l'ignorance, la folie, & la fureur, qui poſſédent ou agitent cette Créature, que l'on flatte d'ailleurs ſi fort. Un homme, qui aprés toute ſon application, n'a fait qu'augmenter ſes déplaiſirs, en augmentant ſes connoiſſances, parce qu'il voit, que ce qui

manque ne ſauroit eſtre conté, & ce qui eſt tortu ne ſauroit eſtre redreſsé : Cet homme pourroit aisément ſe laiſſer tenter, d'abandonner tout, & ſuivant l'exemple de *Salomon, porter ſon cœur, à déſeſpérer de tout le labeur qu'il a ſubi.*

Cependant, ſi la Nature humaine nous préſente une face obſcure, elle a auſſi un coſté trés-lumineux. Le vol & l'activité de l'Ame n'eſt pas un moindre prodige, lors qu'elle prend une fois l'eſſort. Cette infinité d'Idées, ou de Figures, que renferme un petit coin du cerveau, & qu'une heureuſe mémoire, ou une vive imagination, eſt capable d'en tirer, dans un ordre, & avec une beauté admirable : Les efforts inconcevables de l'Eſprit humain, dans les mèditations les plus abſtraites : Ce paſſage ſurprenant, que l'Ame fait de quelques véritez ſimples & communes, à des Syſtémes, qui ſont & l'admiration & l'entretien de la plus ſpirituelle partie des hommes : Son extrême diſcernement, ou ſa profonde pénétration, à concevoir & à juger, dans quelque diſtance que ſoient les objects : Ce degrè d'élévation, où la découverte des inſtrumens de mécanique a porté les Sens, & leurs facultez. Enfin, ce qui paſſe tout le reſte, cette force, cette intrépidité, dont un petit nombre de penſées reveſt l'Ame ; la rendant capable d'entreprendre & de ſouffrir les choſes les plus diffi-

difficiles & les plus rudes; la vie, ou la vigueur, qu'elles donnent, & le calme qu'elles répandent: Tout cela forme une chaine de prodiges, qui font conclure, que l'homme eſt un composé étonnant de lumiére & d'obſcurité, de bien & de mal, de ſageſſe & de folie. Il y a des momens, pour ne point parler de la différence, que produiſent en luy les divers périodes de ſa vie: Il y a des momens, qu'un homme ſe ſent eſtre tout-autre choſe, que ce qu'il eſt en d'autres temps. La premiére de ces idées luy cauſe des tranſports de joye: L'autre le plonge dans le chagrin: Et le ſouvenir du paſsé fait qu'à peine il ſe connoiſt dans l'eſtat préſent. Qu'on l'enviſage de toutes parts, au de dans & au dehors, on le regardera à la fin, non ſeulement comme une créature admirable, mais encore comme une créature terrible. Du plus beau de ſes coſtez, il eſt tant ſoit peu inférieur à l'ordre des Anges. Du coſté facheux, il eſt tant ſoit peu, tant ſoit peu au deſſus des Beſtes.

Quelque étonnante néanmoins que ſoit la pensée du mélange, ou des contrariétez, qui ſe trouvent dans nôtre Nature, elle nous inſpire une ſinguliére vénération, pour ces perſonnes extraordinaires, qui ſemblent s'éſtre élevées, au-deſſus de toutes les foibleſſes humaines; qui ſemblent du-moins en avoir ſurmonté les plus odieuſes. *Ces perſonnes,*

qui ont toûjours appliqué leurs corps, à être les organes, ou les machines de l'ame, & qui n'en ont pris d'autre ſoin, que celuy de les tenir en bon état, propres aux uſages, qu'elles s'en étoient propoſées. Ces *perſonnes*, qui ont ſû amener leur ame, à un eſtat de pureté, preſque incroyable parmi des gens, qui ne s'imaginent point, qu'une perfection, dont ils ſe ſentent ſi fort incapables, puiſſe ſe rencontrer en un autre. *Ces Perſonnes*, de qui la vie a brillé, durant une longue ſuite d'années, ſans aucun alloy, ſans aucun mélange de foibleſſe, qu'autant qu'il en a falu juſtement, pour faire voir, que c'eſtoient des créatures, ſemblables au reſte des hommes. *ces Perſonnes*, qui ont conſtamment foulé aux pieds, les biens, les plaiſirs, & les grandeurs de la Terre. *Ces Perſonnes*, de qui l'Eſprit n'a jamais abandonné la recherche de la Science ; qui l'ont ſuivie à la trace, par toutes les routes imaginables : Qui par leurs heureuſes découvertes, nous ont fait connoitre, comme autant de nouveaux Païs ; ajoutant une infinité de choſes, à ce que les autres avoient ſû. *Ces Perſonnes*, qui ont dirigé toutes leurs recherches, dans les choſes naturelles, à la gloire du grand Auteur de la Nature, & qui ont ſû réunir en eux, deux qualitez, qui ſemblent véritablement avoir de l'affinité enſemble,

mais

mais qui marchent ſi rarement de compagnie, que le monde a eſté tenté, de les croire incompatibles : Je veux dire la recherche continuelle des opérations de la Nature, & l'étude encore plus aſſidue de la Religion, avec l'intention de les réduire, à s'aſſiſter, & à ſe faire valoir l'une l'autre. *Ces perſonnes* en un mot, qui à un fonds d'érudition, dont l'effet eſt fort ſouvent, de rendre les gens bizarres, & à un fonds de piété, qui les rend ſouvent trop rigides, ont sû joindre toute la douceur de l'humanité, toute la délicateſſe de la Charité Chrétienne, les atraits d'une civilité obligeante, les épanchemens d'une bonté ſinguliére. Quand nous rencontrons tous ces caractéres, dans une meſme perſonne, & dans un degré éminent, nous ſommes en droit, de prétendre au privilége de la découverte de *Salomon*, *Nous avons trouvé un homme*. Mais, ô malheur ! Le ſiécle n'eſt pas ſi fécond, que nous puiſſions ajouter, *un homme entre mille*. Tel eſt l'homme de bien, à qui conviennent véritablement les avantages de mon Texte, *Dieu luy donne de la ſageſſe, de la ſcience, de la joye*. Ce Texte & celuy que nous avons avancé d'abord, ont tant de rapport enſemble, & l'application en eſt ſi facile, qu'elle ne donnera nulle peine, aprés que je l'auray legérement expoſé.

Un homme de bien, en la préſence de Dieu! Voilà un portrait fort chargè. La bontè, dont parle l'Auteur Sacré, eſt une certaine rectitude de l'Ame épurée, qui ſe déploye & ſe fait ſentir, dans une tranquillité ſans ſecouſſe, ſans interruption, dans une ſatisfaction véritable, en quelque eſtatque l'on ſoit, & dans la pratique des actions nobles & vertueuſes. Un homme de bien eſt celuy qui examine, quels ſont les plus excellens principes de ſa nature, quelles ſont les plus ſublimes puiſſances de ſon Eſprit: Qui s'informe, quelles peuvent eſtre les plus belles, les meilleures choſes, dont ces Puiſſances ſoient capables: Qui fait auſſi des obſervations, ſur ſes desordres & ſes foibleſſes, ſur ſes infirmitez, & ſes maladies intérieures, dont l'impreſſion ne tend que trop, à l'affoiblir, ou à le corrompre: Qui par conſéquent, eſt réſolu, de devenir la plus pure, la plus ſage, la plus noble créature, que ſa condition luy permettra: Et qui fait tous les efforts imaginables, pour conſerver ſon innocence & ſa pureté, pour n'avoir jamais de mauvais deſſeins, ni de criminelles paſſions, pour ſur monter, & les appetits ſenſuels, & les plaiſirs de la terre, & en un mot, tout ce qui ne ſert, pour ainſi dire, qu' à enfoncer l'ame davantage dans le corps. Un homme auſſi plein de tendreſſe & de compaſſion, de bon naturel & de douceur, qu'il eſt capable d'en

avoir.

avoir. Tel eſt l'homme de bien de mon Texte. Il s'éléve autant qu'il peut, au deſſus du monde, au-deſſus de ſon propre corps, au-deſſus de ſes propres ſens, & au-deſſus des objects, qui tachent de luy porter ateinte. La plus grande, la plus excellente des entrepriſes, eſt à ſon avis, de réveiller les bonnes diſpoſitions, que la Nature luy a données, & de faire heureuſement pouſſer les ſemences de Vertu, & de Science, qu'elle a jettées dans ſons cœur : De gouverner ſes Facultez, de les tenir dans une harmonie continuelle ; & de les fixer ſur les plus illuſtres Sujects. Par rapport aux autres hommes, il veut eſtre un vèritable Coſmopolite, un habitant du monde entier : C'eſt un membre de la Nature Humaine, qui embraſſe les intérets de quiconque vient à ſa connoiſſance, & qui n'a pas l'ame aſſez baſſe, pour ſe laiſſer éblouïr, par de petits préjugez. Sa conſcience ne preſcrit aucunes bornes, à ſes libéralitez, non plus qu'à ſon affection, ſi ce n'eſt celles de ſon pouvoir : Et quand l'occaſion s'en préſente, il ètend les témoignages de ſa charitè, juſques aux extrémitez de la Terre. Il s'efforce de rendre les hommes, plus gens de bien, plus ſages, & plus heureux, ſoit de ſon temps, ſoit dans les ſiécles à venir.

C'eſt là l'homme de bien de notre Texte. *Un homme de bien, en la préſence de Dieu.*

Ce

Ce n'eſt ni un Comédien, ni un Maſque. Il n'a rien de geſné en luy. Rien ne l'oblige à ſe faire violence pour quelque temps, juſques-à ce qu'il ait exécuté ſon deſſein. Il eſt réellement homme de bien: Sa probité eſt uniforme: Et ſon intérieur porte plus de caractéres d'un honneſte homme, que ſon extérieur n'en fait paroitre. Toutes ſes vuës, tous ſes projets, ont de la grandeur, & ſont dans la rectitude. La Nature, les Accidents, les Surpriſes, venant à fondre ſur luy au dépourvû, peuvent en avoir l'avantage. Mais c'eſt ſans pouvoir porter atteinte à ſon cœur, ſans l'obliger à changer les rêgles fixes, qu'il s'eſt faites, pour la conduite de ſa vie, & qui ſont toutes juſtes, & toutes nobles. Que s'il arrive, que les fautes de l'homme de bien donnent quelque priſe aux Méchans, qui ſont toujours des cenſeurs ſans miſéricorde, une conſolation indicible luy en fait raiſon. Il peut appeler ſecrettement de leur injuſtice à Dieu, qui connoiſt le fonds de ſon coeur, & le fonds de ſes actions. Quoy que ſa vie luy préſente de temps-en-temps, des endroits déſagréables, & bien plus odieux pour luy que pour les autres, parce qu'il les enviſage plus ſouvent, & qu'il les abhorre beaucoup davantage; néanmoins, l'idée qu'il a de la bonté infinie de Dieu, dont il juge par le degré de bonté, qui eſt en luy, cette idée le raſſure facilement. Il conclud bientoſt,

bientoſt, de ce qu'il ſe ſent de l'indulgence, pour les grandes & fréquentes fautes des perſonnes, qui ſemblent ne ſe propoſer, que la pureté & l'honneſteté, dans leurs ſentimens & dans leur conduite: Il en conclud, qu'il doit atendre de Dieu, une indulgence infiniment plus grande, puiſque la miſéricorde de Dieu eſt infinie. Comme il eſt intérieurement aſſuré de la bonté du fonds de ſon cœur, & de celle de ſes ſentimens; comme il ſait, que ſa maniére de vivre eſt dans la régularité néceſſaire, cette perſuaſion luy inſpire une confiance extraordinaire, quoique mélangée d' humilité. Et cette confiance, ſi elle ne détruit pas entiérement la mauvaiſe opinion, qu'il faut avoir de ſoy-meſme, comme en effet elle ne doit pas la détruire, elle délivre tout-au-moins, de ces craintes & de ces chagrins, qui découragent ſi fort les autres hommes: Et elle donne à l'homme de bien, de ſi ſolides aſſurances de l'amour & de la douceur de Dieu, qu'il ſent ſouvent couler dans ſon ame, une ſource ineffable de ſatisfaction & de joye.

Quoy qu'un homme de bien, en la préſence de Dieu, tel que celuy que nous décrivons, ſoit ſans doute aſſez heureux en luy-meſme, ſa félicité intérieure n'eſt pas néanmoins ſon unique récompence; Dieu luy donne un autre héritage. Nous en ſommes informez dans nôtre Texte, par un Prince, qui avoit

par

parcouru autant qu'aucun autre, tous les degrez de la Sageſſe & de la Folie ; Qui avoit fait le tour entier du plaiſir, des affaires, de l'érudition ; Qui s'y eſtoit promenè, avec une licence abſolue ; Qui avoit paſsé par toutes les diverſitez poſſibles ; & à qui de continuelles expériences avoient appris le fort & le foible des choſes. Le meſme Roy, qui n'avoit trouvé, dans tous les autres Eſtats, que de la vanité, du travail, un labeur pénible, & un grand embaras d'eſprit ; Lui qui en avoit éprouvé les fréquentes illuſions, & qui ſavoit, quelles douloureuſes reflexions leur jouiſſance faiſoit ſenſiblement faire ; Luy, à qui la vie eſtoit devenue odieuſe, à cauſe de tout le travail, dont elle eſt accompagnée ; Luy enfin, qui déſeſpéroit en ſon cœur de toutes les peines, qu'il avoit priſes ; Il nous fait un autre portrait de la véritable honneſteté, & un récit tout-différent de ſes bienheureux effets.

Le premier de ces effets eſt le don *de la Sageſſe*, non la Science des intrigues, & de la diſſimulation, ni l'art de tromper, ou de ruiner ſon prochain. Ce n'eſt pas non plus la ſimple connoiſſance de quelques uns des reſſorts, qui font ordinairement mouvoir les Hommes, & de la maniére, dont il faut les faire agir. Cet art eſt ſans doute une des plus illuſtres branches de la véritable Sageſſe. C'eſt par ſon ſecours, que l'on gouverne,

verne, & que l'on maintient les Societez. Mais la véritable Sageſſe ſe fait remarquer, à ſes principaux caractéres. Elle conſiſte, à former une fois un droit jugement des choſes, à en connoitre le prix, & le fons; à ſe faire de ſublimes & d' excellentes idées de Dieu; à penſer de ſoy-meſme avec juſteſſe; à comprendre, de quoy nous ſommes capables, & à quoy nous ſommes bons; à bien concevoir, quel eſt le véritable bien, le véritable bonheur des hommes, un bonheur, à aſſurer le repos des peuples, & faire fleurir les Eſtats. Telle eſt la ſolide Sageſſe, qui ne ſe laiſſe, ni ébloüir par de fauſſes apparences, ni aveugler par des opinions vulgaires. Ce fut elle qui aſſembla au-commencement les hommes en un corps; qui les apprivoiſa dans la ſuite, & corrigea leur férocité naturelle. Elle introduiſit les régles & l'art du meilleur gouvernement, cet art & ces régles, qu'ont preſque entiérement effacé le Brigandage & le Meurtre, deux termes trés-propres, pour repréſenter une conqueſte. Une conqueſte n'eſt en effet, qu'un nom ſpécieux, inventé pour autoriſer les deux plus mauvaiſes choſes, dont les hommes ſe ſoient aviſez, *l' injuſtice & la cruautè.*

La Sageſſe conſiſte ainſi en général, à ſe faire de bons principes, à former de juſtes deſſeins, à employer des inſtrumens, ou des moyens, proportionnez aux deſſeins, & à prendre

prendre ſon temps à propos, pour exécuter les entrepriſes les plus excellentes, & les plus illuſtres, que l'eſprit humain puiſſe projetter. Par là on travaille à la ſureté des hommes, auſſi bien qu'à leur gloire. *La Sageſſe donne la vie, à celuy qui en eſt reveſtu: Elle vaut mieux que la force: Elle vaut mieux que les armes de la guerre.* En un mot, elle eſt l'image de Dieu, & la qualité la plus précieuſe de l'homme. Nôtre Auteur l'appelle icy un don de Dieu. La ſemence en eſt jetteé dans nôtre Etre: Mais il faut beaucoup de choſes, pour la faire crôitre. Il faut une juſte diſpoſition du corps, un cerveau bien conformè; & un ſang bien tempéré. Il faut enfin qu'une heureuſe éducation donne la der-niére main à l'Ouvrage. Et de tout cela, il eſt aiſé de comprendre, à combien d'égards la Sageſſevient de Dieu.

Quelque fois auſſi, l'ame fait un vol extraordinaire & heureux: Et ces momens de lumiére luy préſentent de grands tableaux, où elle voit les objects, dans une plus belle perfection. Cela arrive d' ordinaire, ſans le ſecours d' une méditation atnécédente, & ſans que ce ſoit un fruit de la ſuite des penſées. Ce ſont des écoulemens de lumiere, qui partent ſouvent de leur ſource éternelle, pour éclairer les eſprits purs. Il n'y a icy, ni entouſiaſme, ni folie, ni illuſion. On recoit véritablement les idées des choſes, &

des idées ſi ſimples, ſi nettes, que quand on vient à les examiner dans la ſuite, on ſe figure, qu'il n'y a rien de plus aiſé, que de les découvrir. Les plus ſimples de ces idées ſont tôujours vray-ſemblablement les plus ſincéres. En un mot, un Eſprit pur eſt beaucoup mieux diſposé qu'un autre, à recevoir les illuminations du ciel, & plus capable d'en profiter. L'Ame redouble ſes forces, à meſure qu'elle eſt recueillie en elle-meſme : Les fauſſes idées, les préjugez, la laiſſent en liberté : Et que les Prophanes en faſſent des railleries, tant qu'ils voudront, il y a un commerce ſecret, entre Dieu & les Ames des gens de bien. Ils ſentent les influences du Ciel : Et elles les rendent meilleurs & plus ſages. Leurs pensées reçoivent un nouveau degré d'élevation, comme elles ſont dans une plus grande liberté. De quelque baſſe condition que l'on ſoit, ſi l'on poſséde un grand fonds de probité, on peut, avec le ſecours d'une forte application, ſe rendre plus capable de ces illuminations, que ne ſera un autre homme, qui ayant les meſmes qualitez naturelles, ſe trouvera infecté du vice, ou de la corruption du ſiécle.

La ſcience eſt le ſecond des dons de Dieu, ſelon l'ordre de nôtre Texte. Elle ouvre l'Eſprit, & le remplit de belles idées. La contemplation des Oeuvres du Créateur, quand elle ne ſeroit que ſuperficielle, com-

munique inſenſiblement de l'élévation à l'Ame. Mais plus cette contemplation eſt exacte & étendue, plus elle eſt préciſe ou circonſtanciée, & plus elle éléve l'Eſprit, par la diverſité des obſervations, qu'elle fait faire. Tantoſt on attache ſa réflexion, ſur les grands Globes, ou ſur ces roues, qui reçoivent de leur commun Auteur, la premiére impreſſion de leur mouvement, & les régles de ce mouvement. Tantoſt on médite la compoſition des Corps, la régularité, & les irrégularitez de la Nature, ou bien les feux d'artifice, qui imitent ou contrefont ſa chaleur, & ſon mouvement. La Science ouvre l'hiſtoire des ſiécles paſſez, & des Païs éloignez. A ces vives & réjouiſſantes remarques, que fourniſſent l'Art & la Nature, & qui amuſent agréablement l'Eſprit, d'autres joignent d'autres études plus épineuſes. Telle eſt l'étude laborieuſe & mal-plaiſante des Langues, que l'on apprend, pour ſe mieux inſtruire des penſées, ou des découvertes des Anciens, & plus particuliérement encore, pour pénétrer dans le ſens de l'Ecriture ſainte. Ce ſont là les ordres différens des parties les plus utiles de la Science, qui impriment toutes un caractére de grandeur, aux Puiſſances de l'Ame d'un homme capable de les gouſter : Elles en font une Créature plus excellente, qu'il n'auroit eſté ſans leur ſecours.

Celuy-

Celuy-là ſans doute a l'ame plus élevée, & des penſées plus étendues, que les autres hommes, qui meſure les corps céleſtes, & & pénétre dans l'hiſtoire de ces Globes lumineux ; qui entend la proportion des Lignes,& des Nombres ; qui ſait la compoſition & le mélange des différens Eſtres de l'Univers. Ce monde, cette vie, la Scene tragique que nous y voyons, deviennent des objets de peu de prix, pour des Eſprits extraordinaires, & tous pleins de belles idées. Si l'on eſt une fois entré, dans la route de la vraye & utile Connoiſſance, on a toujours quelque grand objet en teſte. Les ſcenes ſe ſuccédent réciproquement : Et dans une telle viciſſitude, il ſe fait bien des découvertes, lorsque leur Auteur y ſonge le moins. L'enchainement ſe trouveinfini ; les nouvelles découvertes en marquant d'autres du doigt, ou y frayant le chemin. Au milieu de ces occupations, l'on ſent auſſi ſurement, & l'on diſcerne auſſi clairement, l'accroiſſement de la force & de l'étenduê des Facultez de l'Eſprit, d'avec la foibleſſe, que l'ignorance & la pareſſe y produiſent, qu'un homme ſain diſtingue la vie, & la vigueur, qui accompagnent la ſanté, d'avec la langueur & l'abatement, qui forment la ſuite de la Maladie. La Science étend les bornes de l'Empire de l'Homme ſur les Crèatures, & luy aide, à s'en rendre plus abſolu-

ment le Maître, par les machines & les inſtrumens, qu'elle invente, pour les gouverner ou pour les réduire. L'Anatomie les étale plus ouvertement à ſes yeux. Ses obſervations luy font connoitre, ce qu'il y a dé dommageable ou d'avantageux en chaque partie: Et c'en eſt aſſez, pour luy apprendre, à corriger ce qui eſt vicieux, & à fortifier ce qui eſt utile. La meſme cauſe le conduit, à la connoiſſance des vertus cachées des Plantes & des Minéraux. Elle luy enſeigne, à dégager les derniers, de la craſſe, & des autres corps, qui les envelopent, & à les améliorer par un nouveau mélange. Elle ouvre en un mot la porte des Secrets de la Nature; & non contente d'en donner les clefs, elle donne au meſme temps un peloton, qui méne un Philoſophe bien plus loin, qu'il n'euſt d'abord oſé eſpérer d'aller. Il eſt facile à nôtre imagination, de concevoir les tranſports, que ſentiroit un Aveugle-né, ſi apres pluſieurs années d'aveuglement, il eſtoit aſſez heureux, pour recouvrer la vuë: On juge ſans peine, quels élancemens, quels excés de joye, un changement ſi peu-eſpéré pourroit produire dans ſon Ame. Il en eſt de meſme d'un véritable enfant de la Science, ou de la Sageſſe, lors qu'il entre dans un nouveau Pais, qu'il y voit de nouveaux Objets, & que tous les jours luy offrent de differentes figures.

C'en

C'en eſt aſſez pour donner à ſon eſprit, une élévation, & un vol extraordinaire ; pour le tranſporter de cette joye épurée, qui eſt d'une toute autre nature, que la moleſſe enchantée des plaiſirs des ſens. A la vérité, les plus grands efforts de nos connoiſſances ne font que nous découvrir plus clairement l'impuiſſance de nôtre Eſprit aveugle, & de préſenter á nos yeux, des difficultez, qui juſques-là ne nous avoient fait nulle peine, parceque nous les ignorions. A cet égard, qui *augmente ſes connoiſſances, augmente ſon chagrin.* Mais avec cela, c'eſt un plaiſir ſenſible & réel, dans la recherche de la Vérité, que de ſe voir au-moins détrompé ; que de de ſavoir, juſqu'es-où l'on peut aller, & où l'on doit s'arréter. On apprend, que l'on ne ſauroit embraſſer tout ce qu'on s'eſtoit proposé. Mais du-moins on a la vuë de ces Objets : On eſt dans le chemin, qui y conduit : Et l'on rencontre ſur la route, mille choſes, qui entretiennent magnifiquement. Si enfin, l'on ne peut pas découvrir tout l'ouvrage de Dieu, cet ouvrage, dont l'Eccleſiaſtique nous dit, *Qu'encore qu'un homme ſage penſe le connoître, il luy ſera impoſſible de le trouver*, on ſent du-moins une ſatisfaction ſolide dans ſon cœur ; Qu'on a de plus ſublimes idées ; qu'on voit de plus excellens objets ; & qu'on poſſéde de plus belles

Eccl. 8. 17.

connoiſſanees, que l'on n'euſt fait en tout autre eſtat.

La Science eſt aſſurément un don de Dieu, bien-qu'elle paroiſſe un pur effet de la méditation, du labeur, & de l'induſtrie. Les diſpoſitions de l'Ame, & l'étendue de ſes Puiſſances, naiſſent pour la plûpart avec nous. Les événemens, & les accidens de nôtre vie, relévent immédiatement de la Providence; de maniére qu'a' toutes ſortes d'égards, la Science vient de Dieu; au-moins par rapport à ſes préparations. Il y a auſſi beaucoup d'heureuſes ouvertures d'eſprit, dont l'Ame de ceux qui recherchent la Vérité, eſt éclairée, ſans qu'ils s'y ſoient frayez le chemin, ou en comparant des principes avec d'autres principes, ou en tirant des conſéquences, par voye d'anticipation. Ce que dans le langage du monde, on appelle hazard, avanture heureuſe, ou bonne étoile, & qu'un langage plus ſanctifié exprime, ſous le nom de Providence, nous a découvert pluſieurs ſecrets merveilleux, & par des coups imprévus. L'aimant, les Téleſcopes, qui portent la vuë ſi loin, & une infinité d'autres choſes, qu'il ſeroit aiſé de nommer, ſont de véritables dons, que Dieu a faits immédiatement, à ceux que nous en croyons les Inventeurs. Auſſi, les plus grands Philoſophes, ceux qui approfondiſſent davantage les ſecrets de la Nature, convien-

viennent, & ſont toujours convenus, de cette importante vérité : Et ils oſent affirmer, que ſi des choſes, qui réuſſiſſent juſqu'au prodige, en certains temps, & en de certaines mains, manquent abſolument de ſuccés entre d'autres mains, quoyqu'on y travaille, avec la derniére exactitude, la différence n'eſt fondeé, que ſur la bénédiction, & ſur le concours cachè de la Providence.

La joye eſt le 111 des dons, que Dieu diſtribue aux gens de bien. Et comment ſe pourroit il faire, qu'un homme de bien, un homme ſage, un homme éclairé, ne ſe réjouiſt pas, & en Dieu, & en luy-meſme. Luy, qui contemple les œuvres de Dieu, avec les routes de ſa conduite, & au meſme-temps ſent en ſoy-meſme le témoignage d'une bonne conſcience. Il eſt heureux, par la propre ſituation de ſon ame, où régnent le calme, le contentement, & l'égalité. Il n'eſt point ſujet, à la fougue des Paſſions, ni aux mouvemens de l'intéreſt, ni à de ſiniſtres deſſeins. Il n'eſt point ſujet, aux déréglemens de la Cupidité, qui offuſque l'Ame, & y excitant mille troubles chimériques, rend plus cuiſans les troubles réels, que cauſent les afflictions perſonnelles, ou le mauvais ſuccés des affaires. Il ſe réjouit en Dieu, lors qu'il vient à porter la vuë, ſur tant de beautez cacheés, que renferment les Ouvrages de la Nature, ſur leur excellente com-

poſition ; ſur leur juſte proportion ; ſur leur ſtructure admirable, & ſur l'étendue de leur utilité, qui fait que tout l'Univers en profite Cette multitude d'objets luy préſente une telle quantité de différentes idées, qu'il peut s'appliquer longtemps, à un ſi noble exercice, ſans ſe laſſer, ſans meſme languir. Il ſe réjouit en tout ce qu'il fait : Ses occupations ſont extrémement diverſifiées: Et ſa joye ſe renouvelle, ſelon les nouvelles découvertes, qu'il fait de temps-en-temps. Ses vuës ſont grandes : Et ſes deſſeins pleins de gloire. Il entreprend, de connôitre plus parfaitement les œuvres de Dieu, & de les rendre plus avantageuſes aux hommes. Les Plantes les moins eſtimées, les Minéraux les plus mépriſables, fourniſſent à ſa pénétration, de quoy adoucir les amertumes de la vie humaine, dequoy faire vivre à l'aiſe, dequoy rendre heureux, un nombre indicibile de perſonnes. C'eſt un fonds de joye, & d'une joye auſſi ſublime que généreuſe ; c'eſt un fonds de joye, pour un Homme, qui aime les autres hommes, & qui adore le grand Auteur de la Nature, que d'embraſſer tout ce qui luy ouvre les moyens, de loüer Dieu, & de rendre la vie plus douce. Que ſi quelquefois, il ſe laiſſe tranſporter, par le plaiſir d'avoir fait des découvertes ; ſi par hazard, il devient trop fier, & comme jaloux de l'honneur, qu'il a aquis, d'avoir eſté utile

aux

aux autres : ce défaut, tout capital qu'on le croit ; ce défaut, qu'on luy reproche ſi ſouvent ; ce défaut, qui eſt conſtamment empoiſonné, par la cenſure maligne, meſme des plus grands Génies : Ce défaut, ſur quoy l'on s'acharne, pour n'avoir point d'autre ſujet ; Ce défaut luy-meſme eſt une preuve de la plénitude de la joye, que la Science & la Sageſſe font couler dans l'Ame d'un homme de bien. Les impreſſions du plaiſir ſont ſi puiſſantes en luy, qu'il ne ſauroit ſe modérer en toutes rencontres. Que ſi une joye de cette nature éclate, d'une maniére peu-décente, il y a ſans doute de l'ingratitude, à s'en prévaloir contre des perſonnes, qui ont mérité un tout autre traitement de leur Siécle, à qui ils ont rendu de trés grands ſervices, & du Monde éntier, à qui ils ont fait beaucoup de bien. Quelle dureté, ſi leurs bienfaits, des bienfaits ſignalez & univerſels, ne couvroient pas un petit défaut, ſur tout quand on veut faire réflexion, que c'eſt la l'unique mauvais alloy, la ſeule foibleſſe, qui ſe trouve dans ces grands Hommes.

Mais ſi la joye, que la Sageſſe & la Science leur inſpirent, eſt une joye pure & ſublime, il s'éléve en eux une autre joye, dont la nature eſt plus excellente. C'eſt celle qui coule du ſentiment de leur probitè, & de leur intégrité : Une joye, qui s'augmente conſidérablement, à la ſeule penſée de la

préſence de Dieu. *Un homme de bien, en la préſence de Dieu*: de Dieu qui voit & remarque ſa bonne conſcience, qui l'approuve dans ce monde, & la récompenſera en l'autre vie. La terreur de l'ame, & la confuſion ſur le viſage, qui accompagnent les mauvaiſes actions ; la tranquillité d'Eſprit, & la gayeté extérieure, qui accompagnent les bonnes, ſont des caractéres trés-clairs, à quoy l'on peut reconnoitre, lesquelles des deux ſont conformes, ou contraires à nôtre Nature : Et avec quelque mépris, que les Libertins traitent la matiére, ils n'étoufferont jamais le ſentiment ſimple & naturel, que tous les hommes en ont. Un homme de bien voit, qu'il agit conformément à la dignité de ſon Etre; qu'il ſuit les principes les plus excellens, qui ſoient en luy; que ſa vie a quelque bonne fin pour but; Et qu'eſtant membre du genre Humain, il n'en eſt pas un membre inutile; qu'enfin, il travaille à devenir plus heureux, plus ſage, plus grand, & plus pieux, & à procurer le meſme bonheur aux autres. C'eſt là déja une ſource de joye, & la ſource d'une joye ſolide & durable. Mais quand il ſe tourne vers Dieu, à qui il ſouhaite principalement de plaire, qui connoît ſon intégrité, qui le voit homme de bien juſques-au fond, juſques dans ſes penſées, dans ſes intentions les plus cachées, il ſent

alors

alors une joye intérieure, qui luy fait franchir toutes les difficultez de la vie, & luy fait trouver doux, ou ſupportables, tous les accidents qui luy arrivent. Il croit eſtre fort avant, dans la faveur du Ciel : Les promeſſes de Dieu, & le ſentiment de la grace, ſont ſes garands. Que les nuages s'aſſemblent autour de luy, & le menacent d'une tempeſte. Qu'il ſoit meſme alors peu en eſtat, de ſouffrir de rudes épreuves; il ſupporte, il endure néanmoins les derniéres extrémitez, parce qu'il croit à toutes les promeſſes de Dieu. Quelquefois le ſentiment trop rigide, qu'il a de ſon devoir, court riſque de le rendre dur, ou meſme injuſte envers luy-meſme : Et la gravité de ſon humeur peut fournir trop facilement l'occaſion, à quelque penſée ſévére, de troubler la tranquillité de ſon Ame. Mais d'abord qu'il enviſage la bonté infinie de Dieu, l'étenduë de ſa miſéricorde, & les richeſſes de ſa Grace, il eſt contraint de ſecouer les impreſſions, que la mélancholie tâche de faire ſur luy. Ces impreſſions elles-meſmes, qui ſembloient avoir tant ſoit peu interrompû ſa joye, contribuent à l'augmenter, quand il vient à les mettre dans tout leur jour. Elles luy font découvrir l'excellente délicateſſe de conſcience, qui le gouverne, puiſqu'il tremble à l'idée de la moindre choſe, qui ſeroit capable, de porter ateinte à ſa pureté,

à ſon

à ſon innocence, meſme en des matiéres de la plus petite conséquence.

En voilà aſſez, ce me ſemble, pour l'explication de mon Texte. Je n'ay garde d'en examiner le revers. *Dieu donne la peine au pécheur, de recueillir & d'aſſembler, afin de donner tout à celuy, qui eſt homme de bien, en la préſence de Dieu.* Cette Matiére, que je vous abandonne, eſt trop éloignée de mon Sujet: Il eſt temps que j'entre ſur la Scene la plus lugubre de cette Cérémonie.

L'avoueray-je? J'y entre en tremblant, plein des juſtes appréhenſions, que doit exciter en moy une ſi triſte occaſion. Je devrois ſans doute élever icy ma voix, pour ériger des trophées, à l'honneur de la Religion & de la Vertu; De la Religion & de la Vertu, qui ont brillé avec tant d'éclat, dans une vie, que l'on peut prendre, pour le modelle de la vie des autres Hommes. Et un modelle ſi parfait, que ceux qui voudroient s'y conformer, le croiront hors de leur portée; La penſée de l'imiter paſſant l'eſperance, & par conséquent les efforts de ceux qui déſireroient, de ſe mouler, ſur un original ſi parfait. Un Original, qui ſera toujours placé, entre les Chef-d'œuvres de la Main toute-puiſſante, qui l'a formé! Je pourois appeller icy toute la race des Libertins, au ſpectacle de l'utilité, auſſibienque de l'excellence de la Religion Chrétienne,

dans

dans une vie toute dévouée au Chriſtianiſme, & leur demander ce qu'ils en penſent. Je devrois auſſi faire venir en ce lieu, toutes les perſonnes, qui ont eu le bonheur, de bien connoître nôtre illuſtre Mort, & d'obſerver ſes actions & ſa conduite: Je ſerois en droit, de leur faire étaler à vos yeux toutes les vertus, les excellentes qualitez, qu'elles ont remarquées en luy. Leur rapport nous obligeroit, de ſonger continuellement, à quel indicible degré d'élévation, la Religion de Jeſus Chriſt eſt capable de porter l'Ame, ſi l'on y croit ſincérement, & qu'on en faſſe la régle ſouveraine de ſa vie. Je pourrois encore amener ſur ce grand Théatre, la foule immenſe de perſonnes, que le miniſtére de Monſieur *Boyle* a rendues, ou plus heureuſes, ou plus éclairées, ou plus religieuſes. Et pour achever le portrait, il me faudroit rappeler tout à la fois dans ma mémoire, ce grand nombre d'heures agréables, que j'ay paſsées avec luy, dans un commerce de 29 ans. Nos entretiens, qui furent libres & fréquens, durant plus de la moitié de ce temps-là, m'humilioient d'un coſté, en me montrant l'élévation de ſon Eſprit, & en me faiſant connoître plus clairement ma propre foibleſſe, ou mon néant: Mais enſuite ils m'élevoient, comme au-deſſus de moy-meſme: Jamais je n'en ſortis, ſans quelque édification, & jamais

ils

ils ne me causérent le moindre dégouſt. Lorſque je retrace dans mon eſprit, tout ce que j'ay vû en luy, & les excellentes choſes, que j'ay appriſes, ou que j'euſſe pû apprendre de luy : Lorſque je penſe à ſon port grave, & ſur tout, à l'élévation de ſes idées, & de ſes diſcours; Lorſque je ſonge à ſa modeſtie, & à ſon humilité, vertus qui ont paru dans toutes ſes démarches, & qui ſeules ſeroient capables, de faire gouſter les meilleures choſes, aux eſprits les plus corrompus : Lorſque je raſſemble tout cela, je vois bien que je m'en forme une idée, qui eſt trop brillante, pour paroître naturelle aux perſonnes, qui n'ont point connu nôtre illuſtre mort. Mais d'ailleurs, je ſuis convaincu, que je ne ſaurois la faire auſſi belle, que ſe la forment les perſonnes, qui l'ont connu. Je n'ignore pas les bornes, que la coutume preſcrit aux diſcours de cette nature : Et je ſais, qu'une cenſure ſévére eſt leur commune deſtinée. Ainſi, je ne diray pas tout ce que je pourrois dire : Outre que je ſens, qu'il m'eſt impoſſible, d'exprimer diſtinctement des idées, qui ne ſont meſme qu'imparfaitement, & groſſiérement tracées dans mon eſprit ; Il eſt, cet eſprit, dans l'impuiſſance, de penſer dignement d'un Sujet, trop au-deſſus de ſa portée. Et de la ſorte, remettant à un temps plus favorable & plus propre, à le peindre

au

au naturel, je vous le montreray ſeulement en perſpective, & vous en feray un portrait groſſier, une ſimple ébauche. Je n'avanceray qu'un petit nombre de particularitez. Mais ce peu que j'avanceray ſera quelque choſe de ſi conſidérable, que je dois m'attendre, à mécontenter tous ceux, qui ne ſe ſoucieront d'imiter aucun des exemples de la vertu de Monſieur *Boyle*.

Je n'entreprens point, de parler icy de la Maiſon, dont il eſt ſorti: D'une Maiſon, qui comme un jardin fertile, a fourni tant d'illuſtres plantes; ayant reçu en abondance, la bénédiction & la roſée du Ciel, avec les meilleures productions de la terre: Elle a répandu ſes branches, en plus d'endroits que n'a fait de nôtre temps, aucune Maiſon des trois Royaumes: Et elle a recueilly avec uſure le fruit de l'humilité Chrétienne, qui ſe fait voir dans ſa Deviſe, *La Providence de Dieu eſt mon patrimoine*.

Monſieur *Robert Boyle* a eſté le ſeul de cinq Fréres, qui n'ait point porté de ces grands Tîtres, que l'on fait ſonner ſi haut dans le monde. Mais il s'en eſt aquis un, qui ſans faire tort à la Majeſté des Rois, eſt inconteſtablement au-deſſus de leur dignité. Il a jouy d'un fort beau Bien: Mais ce bien luy a eſté principalement avantageux, parce qu'il a eû l'ame grande & généreuſe, parce qu'il a sû l'employer, aux plus excellens u-

ſages. Il commença de trés-bonne heure, â donner des témoignages d'une probité, & d'une habileté, qui ne promettoient rien que de grand. Il paſſa les années de ſa jeuneſſe, avec ſi peu de caractéres de jeune homme, qu'encore qu'il fuſt maître de luy-meſme, & qu'il voyageaſt dans les Royaumes êtrangers, il ſembloit eſtre entiérement, hors de la portée des déréglemens du ſiécle, & à l'abri de la corruption des païs, qu'il viſitoit. La pureté, & la modeſtie, eſtoient ſi vivement imprimées dans ſon cœur, que j'ay appris de quelques perſonnes, qui l'ont connu fort jeune, que la Nature paroiſſoit déſ-lors tout-à-fait ſanctifiée en luy. Il m'a avoué pluſieurs fois, que ſon amour pour la piété avoit eſté puiſſamment fortifiée, par la converſation du fameux Primat d'*Irlande*; le ſavant * *Uſher*, dont le mérite ne ſera jamais aſſez admiré. Ce grand homme, qui eſtoit ami de la Maiſon, voyant de ſi beaux commencemens, & de ſi heureuſes ſemences, en Monſieur *Boile*, ſe fit une occupation, de les cultiver, & l'attacha principalement, à l'étude de l'Ecriture ſainte, dans les langues originales. Monſieur *Boile* s'y appliqua fort heureuſement, durant pluſieurs anneés, ſi bien qu'il euſt pû citer en hébreu, tous les paſſages conſidérables du vieux Teſtament. Et pour le nouveau, il

* *Uſſerius Armachanus*..

il poſſédoit tellement le Grec, que jamais je n'ay parlé d'un paſſage, en ſa préſence, qu'il ne l'ait d'abord rapporté en cette langue. La foibleſſe de ſa vuë le contraignit, d'abandonner l'Hébreu, n'ayant perſonne auprés de luy, qui le ſuſt lire. Mais pour le Grec, il en a conſervé la lecture, juſques-à la fin, pouvant ſe ſervir des yeux d'autruy à cet uſage. Il avoit étudié l'Ecriture ſainte, avec tant de ſuccés, & une critique ſi exacte, que peu de gens l'ont ſurpaſſé, meſme de ceux que leur profeſſion engage principalement, dans cette ſorte de litérature. Et il aimoit ſi tendrement ce livre ſacré, que lorſque dans la converſation, on laiſſoit échaper quelque pensée, qui pouvoit ſervir, à illuſtrer un paſſage de l'Ecriture, il en témoignoit une ſatisfaction particuliére. En ſuite, il examinoit ſoigneuſement la pensée, & la prenoit meſme par écrit, quand il pouvoit le faire, ſans incommoder la perſonne, qui l'avoit avancée. Je n'ay encore remarqué, dans qui que ce ſoit, une auſſi profonde vénération, que celle qu'avoit Monſieur *Boile*, pour le grand Dieu du Ciel & de la Terre: Il ne prononçoit jamais ce nom ſacré, qu'il ne fiſt une pauſe ſenſible dans ſon diſcours: Et une perſonne, qui l'a connu familiérement, durant plus de 20 ans, m'a aſſuré, qu'il eſtoit ſi exact à cet égard, qu'elle ne ſe ſouvenoit point, de l'avoir jamais

mais vû y manquer une ſeule fois. Ses dévotions particulières eſtoient conſtantes, & pleines de recueillement: Et ceuxqui ont eû le plus de commerce avec luy, ſur les connoiſſances naturelles, ont remarqué, que le grand deſſein de ſes recherches, ce luy ſur iequel il fixoit toujours ſes yeux, & celuy dont il tâchoit, ſi ſouvent de remplir les autres, eſtoit d'élever leur eſprit & le ſien, à de plus hautes idées de la gloire, de la grandeur, de la ſageſſe, & de la bonté de Dieu: Un deſſein, qui occupoit tellement toutes ſes penſées, qu'il conclut par là un Article de ſon Teſtament, qui regarde l'illuſtre Société Royale. *Leur ſouhaitant un heureux ſuccés, dans leurs louables entrepriſes, afin qu'ils puiſſent découvrir la vraye nature des œuvres de Dieu; & priant Dieu, que ces Meſſieurs, & tous les autres, qui s'appliquent à la recherche des véritez naturelles, rapportent ſincérement leurs découvertes, à la gloire du grand Auteur de la Nature, & au bien du Genre Humain.*

A la dévotion, avec laquelle Monſieur *Boyle* adoroit Dieu, il joignoit un zéle ardent, pour la Religion Chrétienne. Il s'eſtoit fait une ſi aimable idée de cette ſainte Religion, mais dégagée des pratiques ſuperſtitieuſes, & délivrée des aigreurs de la diviſion, qu'il eſtoit tout pénétré de ſa divinité Elle le poſsédoit entiérement: Et ſa

joye

joye éclatoit, à chaque fois qu'il faiſoit dans la Nature, quelque découverte, capable d'éclaircir la vérité de la Religion, ou de réfuter les objections, que l'on formoit contre quelcune de ſes parties. Il l'enviſagea toujours, comme un ſyſtéme, ou comme une chaîne de véritez, dont l'effet devoit toujours eſtre, de ſanctifier le coeur, & de corriger la vie de ceux, qui en faiſoient profeſſion. Il n'aimoit, ni les coutumes, qui eſtoient contraires à ce grand deſſein, ni aucune de ces délicateſſes, qui sément la zizanie parmi les Chrétiens. Il concevoit le Chriſtianiſme épuré, comme quelque choſe de ſi brillant & de ſi glorieux, qu'il ne pouvoit voir ſans douleur, les diſputes & les diviſions, que des matiéres peu-conſidérables avoient excitées, tandiſque les grandes & importantes véritez, des véritez, dont tout le monde convient, eſtoient preſque auſſi univerſellement négligées de tous les partis, qu'elles eſtoient généralement reconnuës pour fondamentales. Cela luy fit prendre alors une réſolution, que des accidens, ou quelques conſidérations de fort grand poids, l'empéchérent d'exécuter durant ſa vie, & qu'il a exécutée par ſon Teſtament C'eſtoit de faire un fonds honneſte, pour un Prédicateur, qui ſans deſcendre au détail des diverſes Sociétez du Chriſtianiſme, établiroit en général la vérité

de la Religion Chrétienne, dans un trés-petit nombre de Sermons bien digérez. Et il a voulu, que l'on changeaſt de Prédicateur tous les trois ans, afin qu'un ſi ſaint employ, une ſi noble occupation, paſſant en pluſieurs mains, pluſieurs Miniſtres ſe rendiſſent Mâitres de la matiére. Il a fait les fraix de la traduction, & de l'impreſſion du nouveau Teſtament, en la langue Malienne, & en a envoyé les exemplaires, par toutes les Indes Orientales. Non ſeulement il donna une génèreuſe récompenſe, à l'Auteur de la traduction en Arabe, du livre incomparable de Grotius, touchant *la Vérité de la Religion Chrétienne :* Mais il fournit aux fraix de l'impreſſion toute entiére, & la fit auſſi diſtribuer, dans tous les païs, où cette langue eſt en uſage. Il avoit auſſi réſolu, de faire traduire le nouveau Teſtament en Turc: Mais la Compagnie crut, qu'il eſtoit de ſon honneur, d'en faire exécuter le deſſein, & ſe contenta d'accepter la libéralité de M. *Boyle*, qui voulut fournir à une bonne partie de la dépenſe. L'impreſſion de la Bible en *Irlandois* luy a couté 9000 Francs. Il en fit diſperſer les exemplaires par toute l'*Irlande*. Il contribua encore généreuſement, à l'impreſſion de la Bible en *Gallois*, & à celle d'une Bible *Irlandoiſe*, pour l'uſage des Eſcoſſois. Il donna, durant ſa vie, 4000 Francs, pour faciliter les progrés du Chriſtianiſme

aniſme dans l'Amérique : Et auſſitoſt qu'il eut avis, que la Compagnie d'Orient écoutoit des propoſitions, pour exécuter le meſme projet dans les Indes, il luy envoya 100 Livres * Sterling, voulant eſtre des premiers, à ſervir d'exemple aux autres : Enfin, il ſe diſpoſoit à pouſſer ſa charité bien plus loin à cet égard, deſque l'affaire ſeroit en train. C'eſt ainſi qu'il bruloit de zéle, & d'un zéle trés-efficace, pour les grands, les véritables intérets de la Religion. Cependant, il évitoit d'entrer trop avant, dans les malheureuſes diviſions, qui ont ſi longtemps déchiré le Chriſtianiſme, & qui l'ont ſi fort affoibli. Tout ce qu'il faiſoit là-deſſus eſtoit, de témoigner une puiſſante averſion, pour des ſentimens, & pour des coutumes, qui à ſon avis, corrompoient la bonne morale, & détruiſoient la charité. Son zéle eſtoit ſingulier, contre les rigueurs & les perſécutions, qui ont la Religion pour fondement : Et je ne l'ay jamais vû faire parôitre plus d'indignation, ou plus de chaleur, que quand on touchoit cette matiére. Il embraſſoit ſans réſerve la doctrine de nôtre Egliſe, & ſe conformoit à ſon culte ; approuvant le fonds de ſa conſtitution ; & déplorant toutefois quelques abus, qui ſelon ſon opinion, eſtoient reſtez parmi nous. Auſſi, le Clergé a-t-il reçu des témoignages ſignalez de l'eſtime de Monſieur *Boyle*, pour

* 1300 *Francs.*

le Miniſtére eccléſiaſtique. Mais-je n'en rapporteray que deux exemples. En premier lieu, Monſieur *Boyle* ayant appris, qu'il avoit dans ſes terres, de ces Dimes inféoffeés, que *Henry* VIII. oſta à l'Egliſe, & donna à ſa Nobleſſe, il fit faire des préſens conſidérables, aux Vicaires des Paroiſſes, dont il tiroit les grandes Dîmes: Il étendit meſme ſes libéralitez, juſques-aux veuves des Eccléſiaſtiques, qui eſtoient morts, avant qu'il euſt réſolu cet acte de charité. Une perſonne, dont il avoit employé le miniſtére, dans ces deux diſtributions, m'a aſſuré, qu'elles luy coutérent entre 7 & 8000 Francs. Il a ordonné par ſon Teſtament, une autre libéralité ſemblable, mais ſans ſpècifier la ſomme; ayant, ſi je ne me trompe, égard à l'eſtat préſent des terres en *Irlande*. Telle fut la généroſité de Monſieur *Boyle*, envers les Miniſtres de l'Autel, qu'il aſſiſta de ces meſmes biens, qui ayant autrefois appartenu à l'Eglise, avoient eſté convertis, à des uſages temporels.

Nous avons un autre exemple de l'eſtime de Monſieur *Boyle*, pour les fonctions ſacrées, & un exemple, dont l'occaſion le pénétra bien plus vivement. Lorſque le Roy *Charles* II. eut eſté rétabli, ſur le Trône de ſes Anceſtres, le grand Miniſtre d'Eſtat de ce temps-là ſollicita Monſieur *Boyle*, de recevoir les Ordres Sacrez,

* *En* 1660.

crez, & l'en fit ſolliciter, par l'un des autres Miniſtres, qui occupoit pareillement un poſte fort élevé. L'empreſſement du grand Miniſtre venoit moins de ſa conſidération, pour la perſonne, & pour la maiſon de Monſieur *Boyle*, que de ſon zéle pour l'intéreſt de l'Egliſe. Il contoit, qu'elle recevroit de l'appuy, auſſi bien qu'un bon exemple, d'un homme, qui parviendroit bientoſt au faiſte des dignitez, ſi une fois il eſtoit dans les ſaints Ordres. Cette ſollicitation fit quelque impreſſion ſur ſon eſprit, comme il me l'a témoigné luy-meſme. Car encore qu'il n'euſt que 33 ans, & que ſon Ame fuſt déja ſi fort dégagée des avantages & des penſées de la Terre, que la vuë des dignitez eccléſiaſtiques ne l'ebranla point, l'autre conſidération, celle du bien, qu'il pouvoit vray-ſemblablement faire à l'Egliſe, eut beaucoup de force ſur luy. Mais à la fin, deux raiſons le déterminérent, à demeurer dans le monde. L'une fut, que n'ayant nul intéreſt, par rapport à la Religion, que celuy de ſon ſalut, il pouvoit, à ſon avis, s'atribuer une autorité moins ſuſpecte, en agiſſant, ou en écrivant pour la Religion. Il ſavoit aſſez, que la foule des Prophanes ſe barricade, contre tout ce que les perſonnes de nôtre profeſſion leur peuvent dire, & le font ſous cette penſée, que c'eſt là nôtre métier, & que nous ſommes payez pour l'exercer. Nôtre illu-

ſtre eſpéroit donc, que moins il auroit de part au patrimoine de l'Egliſe, plus ſon aſcendant ſeroit grand ſur les eſprits. Mais ſa principale raiſon fut la connoiſſance, qu'il avoit des obligations de la Charge Paſtorale; des devoirs de ces perſonnes, qui veillent ſur les ames, que Jeſus-Chriſt a rachetées de ſon ſang, & deſquelles on rendra conte. au grand & terrible jour du Jugement. Il n'oſa pas entreprendre le Miniſtére eccléſiaſtique: Et il l'oſa d'autant moins, qu'il n'avoit point ſenti *le mouvement intérieur du St. Eſprit.* Comme la premiére queſtion, que l'on fait aux Ordinans, qui ſe préſentent aux fonctions du Sacerdoce, regarde cette vocation intérieure, Monſieur *Boyle*, qui ne l'avoit pas ſentie, & qui craignoit de mentir au Saint Eſprit, n'eut garde de franchir le pas: Tant il avoit de vénération, pour les choſes ſaintes: Tant il apportoit de précaution à les manier. Il ſe tint au-reſte toujours fort étroitement attaché à l'Egliſe: Et quelque-charitablement qu'il jugeaſt de ceux de la Diviſion, ou avec quelque généroſité, qu'il ſubvinſt à leurs beſoins, il ne fréquentoit point leurs Aſſemblées. Il n'aimoit pas, à ſe voir borner l'eſprit: Il haiſſoit généralement les penſées baſſes & ſuperſtitieuſes, en matiére de Religion: Et comme il ne ſe renfermoit abſolument, dans aucune Société, il ne rejettoit aucun Parti: Il avoit

ſi

ſi bien dégagé ſon ame, du joug de la ſervitude, qu'on ne pouvoit pas luy en impoſer. Auſſi, ſa modeſtie eſtoit ſi grande, qu'il n'uſurpoit point l'empire, ſur l'eſprit des autres. Il expoſoit ſes ſentimens, avec une défiance honneſte : Et ſi l'on avoit quelque choſe à luy propoſer, il eſtoit toujours preſt à écouter. Quand il différoit de quelcun, dans ſes opinions, il s'expliquoit en des termes ſi modeſtes, & ſi obligeans, qu'il ne traitoit avec mépris, ni les matiéres, ni ceux qui les manioient : Et je n'ay jamais ouy dire, que dans tout le cours de ſa vie, il ait offensé une ſeule perſonne, par quelque démarche chagrinante. Que ſi quelquefois, il avoit envie de parler net à certaines gens, il le faiſoit conſtamment, ſans paſſion, ſans reproches, & ſans termes injurieux.

Comme il prenoit un grand ſoin, de ne pas donner à ceux qui le fréquentoient, le moindre ſujet, le moindre prétexte de ſe plaindre, il prenoit encore bien plus de ſoin, de ne point dire de mal des abſens. Jamais homme, dont le nom ſoit venu à ma connoiſſance, n'a pouſsé plus loin le ſcrupule ſur cet Article. Déſque la converſation tournoit, au déſavantage de quelque perſonne abſente, Monſieur *Boyle* gardoit le ſilence. Et quand il voyoit, qu'on outroit la choſe, il en arrêtoit les ſuites, ou par quelque raillerie, ou par quelque douce cenſure.

Il eſtoit réguliérement civil, meſme un peu cérémonieux. Il voyoit aſſez, quelle perte conſidérable de temps luy cauſoit la facilité, que l'on trouvoit à l'aborder, ou l'empreſſement, qui conduiſoit tant de gens chez luy, & particuliérement les Etrangers. Mais d'un coſté, la délicateſſe de Monſieur *Boyle* ne luy permettoit nullement, de faire dire, qu'il n'eſtoit pas au logis, lors qu'il y eſtoit véritablement: Et d'autre coſté, il répondoit là-deſſus, que le cœur d'un Etranger luy eſtoit connu, & qu'il pouvoit ſe ſouvenir de la joye, qu'il avoit ſentie dans ſes voyages, lors qu'il avoit eû la permiſſion, d'entretenir les perſonnes illuſtres, qu'il déſiroit de voir. Ainſi, ſes égards pour les Etrangers eſtoient quelque choſe davantage que des actes de civilité: C'eſtoient les effets d'une charité Religieuſe.

Les quarante derniéres années de ſa vie ſe ſont paſsées, dans une ſi grande foibleſſe de corps, & avec un tel épuiſement d'eſprits & de vigueur, qu'on trouvera preſque incroyable, que Monſieur *Boyle* ait pû lire, méditer, faire des expériences, & écrire, autant qu'il a fait. Il ſupporta ces infirmitez, & d'autres douleurs cuiſantes, avec une fermeté, & une réſignation, dignes d'un Philoſophe, dignes principalement d'un Chrétien. Ses habits, ſon apartement, ſes ameublemens, ſon équipage, avoient ſans affectation,

tion, un je ne ſay quoy de négligé, qui s'accordoit parfaitement bien, avec une vie toute-grave & toute-ſerieuſe. On luy avoit conſeillé pour ſa ſanté, de ſe confiner à un régime de vivre, auſſi ſimple que mal-plaiſant: Et c'eſt-là, ſelon toutes les apparences, ce qui l'a conſervé ſi longtemps, contre l'eſpérance de tout le monde. Il obſerva cette ordonnance, avec tant d'exactitude, que durant l'eſpace de plus de 30 ans, il n'a rien mangé, ni rien bû, pour ſatisfaire les différens gouſts de l'appétit: Il n'a pris que ce qui eſtoit néceſſaire, pour ſoutenir la Nature: Et il s'eſt toujours ſi bien sû modérer, qu'il n'a jamais violé la régle une ſeule fois, ni à l'égard de la quantité, ni à l'égard de la qualité de l'aliment. Il avoit la vuë ſi tendre, qu'il prenoit un ſoin tout particulier de ſes yeux: Et ce ſoin faiſoit connoître, à quel point il redoutoit les maladies, qui tombent ſouvent ſur ces parties-là. Il eſtoit auſſi poſsédé d'un autre ſujet de crainte, que l'on peut enviſager, comme la ſource de la précaution, & des appréhenſions, dans leſquelles on le voyoit vivre. Il avoit peur, que s'il eſtoit affligé d'une longue maladie, elle n'excitaſt en luy les violentes douleurs de la Pierre, qu'il ſe croyoit incapable de ſupporter. Et cela luy faiſoit craindre, que ſes derniers momens ne fuſſent trop rudes. Quant à la vie elle-meſme, il

la

la regardoit, avec une juſte indifférence, avec un dégouſt, dignes d'un ſi bon Chrérien. Je rapporte ces particularitez, pour profiter de l'occaſion, de faire éclater la bonté de Dieu envers Monſieur *Boyle*, dans les deux choſes, qu'il redoutoit davantage. C'eſt que la vue ne luy manqua que quatre heures avant ſa mort. Et pour l'autre ſujet de ſa crainte, à peine avoit-il eſté trois heures au lit, que la mort coupa le fil de ſa vie, avec ſi peu de violence, qu'on s'apperçut aisément, que la Lampe s'eſtoit éteinte, faute de l'huyle néceſſaire, pour entretenir la flame.

Mais je ſens, que la chaleur m'entraine trop viſte, vers la concluſion d'une vie ſi illuſtre: Et avant que d'en venir-là, il me reſte beaucoup de choſes à dire. Les charitez, que Monſieur *Boyle* a faites aux perſonnes, qu'il a sües dans le beſoin, & les libéralitez, qu'il a répanduës, parmi un grand nombre d'hommes de Lettres, qui avoient de puiſſans obſtacles à ſurmonter, ont eſté trop extraordinaires, & tant de gens y ont eû part, qu'elles méritent ſans doute, d'avoir place dans ce diſcours. Les groſſes ſommes ne luy faiſoient point de peine à debourcer. Il les ſacrifioit de bon cœur, ſans aucun égard à la ſecte, au pais, ni au ſang, dont on eſtoit: Et il ſe conſidéroit, comme un membre du Genre Humain; ſe figurant,

figurant, qu'il devoit tout, à tous les hommes en général. Ses charitez cependant eſtoient accompagnées d'un ſi profond ſecret, que ceux qui ont eû la connoiſſance de toutes ſes autres affaires, n'ont jamais pû découvrir ce qu'il faiſoit de ce coſté-là. En un mot, il obſervoit ſi rigidement le précepte de nôtre Sauveur, qu'à la réſerve de ceux, qu'il aſſiſtoit, ou de ceux dont il employoit le miniſtére, pour diſtribuer ſes bienfaits, on n'a jamais sû, où alloient des ſommes ſi conſidérables, qui diſparoiſſoient inviſiblement. Et Monſieur *Boyle* n'en gardoit luy-meſme aucun conte, dans l'apprehenſion qu'un tel écrit ne tombaſt en d'autres mains. J'en parle avec connoiſſance, parcé qu'il m'a employé diverſes fois, en de ſemblables œuvres de charité. Si les malheureux, qui ſe ſont refugiez en *Angleterre*, pour fuir la perſécution de *France*, ou pour échaper aux calamitez d'*Irlande*, voyent ſe tarir ſenſiblement des ſources ſecrettes, dont ils recevoient ſi ſouvent de l'aſſiſtance, ſans ſavoir d'où elles couloient, qu'ils concluent, qu'ils ont perdu, non-ſeulement une riche bource, mais meſme un grand bien, qui leur eſtoit libéralement diſpensé. Car enfin, j'ay des raiſons d'avancer, que pendant quelques années, les charitez de Monſieur *Boyle* luy ont couté plus de 13000 Francs par an.

J'allois

J'allois paſſer à un autre Article. Mais la liaiſon, que la Nature & la Grace, la vie & la mort, les nœuds de l'affection, & la reſſemblance de deux Ames, avoient établie, entre nôtre illuſtre Mort, & ſon illuſtre Soeur, vient me contraindre, de changer pour un peu de temps de ſujet. Véritablement, des parens de cette Dame m'ont voulu faire garder le ſilence: Mais puis qu'elle ne l'a pas fait elle-meſme, ſouffrez que je donne quelque choſe á la nature, à une eſtime extraordinaire, à l'amitié, & à une longue connoiſſance. Le Frere & la Soeur, qui eſtoient ſi agréables enſemble durant leur vie, n'ont point eſté ſéparez à leur mort. Il avoit vécu plus de 40 ans avec elle: Et il ne luy a ſurvécu que d'une ſemaine. Une meſme cauſe, je veux dire l'épuiſement des forces de la Nature, les a mis tous deux dans le tombeau. Elle a vécu plus longtemps, ſur un des plus grands Théatres du monde, & y a fait une plus belle figure, dans toutes les révolutions de ces Royaumes, durant l'eſpace de 50 ans & davantage, qu'aucune femme de nôtre ſiécle. Le deſſein de faire du bien aux autres a eſté ſa continuelle occupation; une occupation, â laquelle on luy a vû ſacrifier tout ſon temps, tout ſon crédit, & tout ſon bien, avec le zéle le plus ardent, & le ſuccés le plus favorable, dont j'aye jamais ouy parler.

ler. Elle eſtoit infatigable, autant qu'habile, dans la conduite de ce deſſein. Son grand génie, & l'eſtime extraordinaire, que tout le monde avoit pour elle, firent que ceux qui poſsédérent ſucceſſivement les grandes charges, recherchérent ſon amitié, qui leur fut toujours trés-chere. Le crédit, qu'elle eut ſur eux, fut conſacré à l'utilité d'autruy : Et une marque évidente, qu'elle en avoit tranſporté tout le droit à d'autres, c'eſt que jamais elle ne le fit valoir, pour avancer ſes propres deſſeins, ou procurer ſon propre avantage. Elle eſtoit contente de ce qu'elle avoit : Et quoyque deux fois dépouillée de ſes biens, elle ne ſollicita rien pour elle-meſme. Mais elle a eſté l'interceſſeur géneral des gens de mérite, & des perſonnes, qu'elle voyoit dans le beſoin. Qualité, qui avoit d'autant meilleure grace en elle, & qui eſtoit d'autant plus Chrétienne, & d'autant plus efficace, qu'elle ne la laiſſoit point ſe reſſerrer, dans les bornes étroites d'un parti, ni des conſidérations du ſang ou de l'amitié. Quand un parti eſtoit à bas, elle ſe trouvoit aſſez de crédit, & aſſez de zéle, pour luy rendre de bons ſervices : Et elle s'en aquitoit ſi heureuſement, qu'à la premiére révolution, qui arrivoit, elle ſe voyoit plus de pouvoir que jamais. Ce nouveau fonds de crédit eſtoit de meſme entiérement employé, à des œuvres

d'amour

d'amour & de charité, en l'exercice des quelles elle a conſumé toute ſa vie, A la vérité, quelques opinions l'ont tenuë renfermée, dans une Communion de la Diviſion: Mais ſon Ame ne fut jamais d'un parti: Et Madame de *Rainola* diſpenſa toujours ſes charitez & ſon amitié, ſes préſens, & ſon eſtime, avec un égard parfait au vray mérite, ou à ſon propre devoir, ſans aucune marque de diſtinction, ſur le ſujet des opinions particuliéres.

D'autres vertus eſtoient jointes, à l'étendue de ſes lumiéres, & de ſa pénétration: Des maniéres toujours douces, toujours affables, qui permettoient à chacun de l'aborder; une humilité, qui luy faiſoit conſidérer les perſonnes de la plus baſſe naiſſance, & s'intéreſſer dans les affaires les moins importantes; une bonté obligeante, qui la tenoit continuellement diſpoſée, à aſſiſter de ſes conſeils, ceux qui n'avoient pas beſoin d'autres ſecours. Outre ces belles qualitez, & pluſieurs autres auſſi excellentes, elle avoit un amour ſi extraordinaire pour la Religion; elle en eſtoit ſi pénétrée; elle s'eſtoit fait une ſi conſtante habitude, de tourner ſes penſées & ſes diſcours de ce coſté là, que je ne ſais ſi notre Siecle en pourroit fournir un pareil exemple. Une telle Soeur eſtoit digne d'un tel Frere: Et pour remplir leur deux caractéres, il ne leur reſtoit, qu'à exalter

alter l'union naturelle, qui les ſerroit deja ſi étroitement; qu' à l'exalter, juſques-à la qualité plus attrayante & plus ſublime d'Amis. En quelque temps que ce ſoit, il eſt bien dur à un Royaume, de perdre une perſonne d'un ſi grand mérite. Mais d'en perdre deux tout à-la-fois, & de les perdre en un temps tel que celuy-cy, la ſeule penſée en fait frémir. Quoy-que ces deux illuſtres perſonnes fuſſent ſur le déclin de leur age, quoyque leurs forces ſe trouvaſſent épuiſées, leur mort a trop de l'air d'un orage, ſous lequel il ne fait pas bon, de s'arrêter long temps.

Juſqu'a-préſent, vous avez vû en raccourci, les divers degrez, & les caractéres différens, de cette bonté, & de cette probité, qui ont brillé dans une vie, dont le fil vient d'eſtre coupé. Mais ce qui en reléve davantage le luſtre & le prix, c'eſt que quelque-pur, quelque-innocent, quelque-admirable, qu'ait eſté Monſieur *Boyle*, aux yeux des hommes, ceux qui l'ont connu le plus à fond, ont des raiſons d'eſtimer, qu'il a eû aux yeux de Dieu, toutes ces belles qualitez, dans un degré plus éminent. En converſant avec luy, l'on avoit de fréquentes occaſions, de remarquer de nouveaux degrez de ſa piété, ou de ſon bon naturel, ſans jamais y découvrir de mauvaiſes inclinations cachées. Il n'affectoit point l'éclat: Il n'eſtoit point impérieux. L'art de ſe faire

ſuivre

ſuivre en foule par les gens, ou de les mettre dans ſa dépendance, eſt un art qu'il a ignoré : Et jamais jusqu'à préſent, l'on n'a sû rien découvrir, ſous cette bonté, cette piété, cette probité, qui paroiſſoient au-dehors : Jamais on n'y a rien découvert que ce qui fait un véritable homme de bien : Outre qu'il cachoit ſa piété & ſa charité, autant qu'il pouvoit le faire. Il s'eſt toujours tenu, dans les bornes d'une civilité modeſte, ſans ſe vouloir attribuer l'autorité, que tout le monde eſtoit preſt à luy déférer. Il parloit du Gouvernement, avec beaucoup de reſpect & de retenue, meſme en des temps, qui ne luy plaiſoient guéres, & ſur des occaſions, qu'il condamnoit ſans balancer. Il ſe donnoit une grande liberté, dans la converſation ; celle d'une gayeté honneſte, qui n'avoit rien de l'air farouche & chagrin, dont les Philoſophes croyent eſtre en droit, de ſe couvrir le viſage. Il eſtoit auſſi fort éloigné des affectations, oú des gens d'une dévotion extraordinaire tombent quelquefois, ſans y prendre garde. Enfin, Monſieur *Boyle* a eſté ſimplement & ſincérement, devant Dieu & devant les hommes, *un homme de bien entre mille.*

Il nous reſte à examiner, quelle part nôtre homme de bien a eüc aux dons de Dieu, à la Sageſſe, à la Science, & à la Joye. Si j'entreprenois, d'en faire icy le détail, avec

l'éten

l'étendue, que le ſujet me fournit, j'irois de beaucoup trop loin, & j'épuiſerois vôtre Patience, quelque raiſon que j'aye de croire, qu'elle tiendroit bon fort longtemps, en une occaſion de cette nature. Permettez moy, de nommer ſimplement des choſes, ſur leſquelles on pourra s'étendre d'une autre maniére dans la ſuite. La candeur de Monſieur *Boyle*, diſons une ſincérité ſans fard, le rendoit entiérement incapable, des intrigues & des artifices, qu'un monde trompeur appelle fauſſement Sageſſe. Il ignoroit l'art de la fraude, comme celuy des équivoques. Mais il ſavoit tout-aumoins garder le ſilence, & pour s'en eſtre fait une habitude, il s'eſt tiré de pluſieurs embaras facheux. Il jugeoit admirablement bien, & des hommes & des choſes. Ses conſeils & ſes ſentimens eſtoient juſtes & ſolides : Et lorſque la précaution, ou la modeſtie, formoit quelque obſtacle, il eſtoit fertile en expédiens, pour le lever. Il avoit de grandes idées de la perfection, à laquelle la nature humaine pouvoit s'élever. Mais d'abord qu'il vit les hommes, hors d'eſtat de les gouſter, il ſongea au-moins, à ſe retirer de bonne heure, des affaires & de la cour, malgré la conſidération particuliére, que nos derniers Rois ont toujours témoignée pour luy. Auſſi, les ſentimens d'un bon Anglois, & ceux d'un bon Proteſtant, avoient jetté de trop profondes racines dans ſon cœur, pour luy

permettre, de ſe laiſſer tromper ou corrompre. Et il employoit tous ſes ſoins, à fortifier les meſmes principes, dans les perſonnes de ſa connoiſſance. Sa pénétration eſtoit toute-ſinguliére, à découvrir les uſages, à quoy quantité de gens eſtoient propres: Et il avoit tant de projets dans l'Eſprit, qu'il trouvoit bientoſt de l'employ aux gens, qui avoient, & le loiſir de s'y appliquer, & les talens néceſſaires pour y réuſſir En fin, auſſitoſt qu'il les avoit engagez dans quelque entrepriſe, un préſent honneſte alloit leur faciliter les moyens, d'en venir à bout.

La Science s'eſt rencontrée, dans Monſieur *Boyle*, en un degré ſi éminent, que ſans les garands, que nous en avons, dans toute ſorte de litérature, je n'oſerois en dire ce que j'en ſay. Il pouſſa l'étude de l'Hébreu fort avant, & fit de grands progrés, dans la lecture des Rabbins. Il s'appliqua pareillement aux autres Langues Orientales. Il avoit ſi bien lû les Peres, qu'il s'eſtoit fait une idée fort nette des principaux: Et pour l'Ecriture ſainte, il avoit conſulté un trés-grand nombre de Commentateurs & d'Interprétes. Il avoit de meſme ſoigneuſement approfondi toutes les controverſes de Religion: Et en un mot, il eſtoit maitre achevé, dans l'étude de la Théologie. Il avoit paſsé, par toutes les parties des Mathématiques: Et s'il ne s'eſtoit pas appliqué, à y faire de nouvelles

découvertes
juſqu'aux
Géométrie
tions de di
ſée en tout
Navigation
verſſemen
Toutes les
particuliér
trop grand
détournoit
n'ignoroit
ſur tout ce
ce qu'il y
pour ce qu
derne de
productio
vertus des
néraux, ou
découvre
Boyle en a
la plus pa
acte, don
vec de ſi
à faire ce
quelles au
galé. Et co
de nouve
cateſſe
publier,
ment co

découvertes

découvertes, il entendoit tout-au-moins, juſqu'aux endroits les plus obſcurs de la Géométrie. L'Hiſtoire des Peuples, les rélations de divers païs, & la Géographie, diviſée en toutes ſes branches, qui regardent la Navigation ou les Voyages, faiſoient le divertiſſement ordinaire de Monſieur *Boyle*. Toutes les parties de la Médecine luy eſtoient particuliérement connues, ſi ce n'eſt qu'un trop grand tendre, qui luy eſtoit naturel, le détournoit des diſſections anatomiques. Il n'ignoroit pas cependant, que ces diſſections, ſur tout celles des animaux en vie, eſtoient ce qu'il y avoit de plus inſtruiſant. Mais pour ce qui eſt de l'Hiſtoire ancienne & moderne de la Nature, pour ce qui regarde les productions des divers païs de la Terre, les vertus des Plantes, des Métaux, & des Minéraux, ou les variétez infinies que l'on y découvre ſous chaque climat, Monſieur *Boyle* en avoit la connoiſſance la plus vive, la plus parfaite, la plus vaſte, & la plus exacte, dont j'aye jamais ouy parler. C'eſt avec de ſi grands ſecours, qu'il s'eſt engagé, à faire cette infinité d'expériences, dans leſquelles aucun mortel que je ſache ne l'a égalé. Et comme elles luy ouvrirent un champ de nouvelles découvertes, il ſe fit une délicateſſe preſque exceſſive, de n'en point publier, dont la vérité ne luy fuſt abſolument connue. Auſſi, ceux qui les ont exa-

minées, ſont entierement perſuadez, que tout le monde peut conter en aſſurance, ſur la parole de Monſieur *Boyle*. La Chimie a eſté ſon étude principale & favorite. Il s'y attacha, ſans aucun de ces motifs avides & ambitieux, qui y embarquent tant de gens : Et ſon deſſein n'a eſté, que d' y chercher la Nature ; que de voir, en quels principes il eſt poſſible de la réſoudre ; que d'approfondir ſa ſtructure ; & d'y apprendre, à préparer des remédes excellens, pour le corps de l'homme. Mais il n'avoit garde, de conſumer ſon temps & ſon bien, dans la pourſuite trompeuſe de ces fantômes de prétentions & de promeſſes, qui ruinent tant de monde. Il eut toujours ſoin, de ſe contenir dans les bornes, que ſon bien luy preſcrivoit. Comme à force de manier la Chimie, il n'a fait que la rendre plus excellente, il n'y a rien perdu du ſien, & n'en eſt pas mort plus pauvre : Et cette étude, qui n'eſtoit qu'un amuſement pour luy, a eſté un fonds de charitez pour bien des gens ; tout ce qu'elle produiſoit eſtant diſtribué, ou par Madame ſa ſœur, ou par quelques autres perſonnes, ſur leſquelles il s'en repoſoit. Je ne m'arreſteray point icy, à vous faire le portrait de ſon prodigieus ſavoir, ni de ſes ſurprenantes découvertes, en ce genre de litérature. Tout le monde en fait une eſtime extraordinaire. Et l'on neparle en tous lieux

de

de Monſieur *Boyle*, qu'avec des témoignages d'une vénération ſinguliére. Je concluray cet article, par une conſidération, dont je me rapporte à tout Juge compétent, que nous connoiſſons peu de gens, ſi meſme nous en connoiſſons, qui ayent eû la meſme étenduë d'érudition, & qui ayent atteint au meſme degré de perfection, en chacune de ſes parties.

Enfin, pour ce qui regarde la Joye, Monſieur *Boyle* n'eſtoit pas ſujet, aux emportemens d'une gayeté legére, ou extravagante. Les vanitez, & les folies des gens de plaiſir, ne furent jamais de ſon gouſt: Et il ne diſſipoit point ſon temps, il n'épuiſoit point ſes eſprits, dans des excés de joye, qui tiennent de la manie. Mais il ſavoit tout-au-moins poſséder ſon ame, avec une vertueuſe patience: Et cela le faiſoit jouïr de la plenitude d'une joye ſolide, que luy inſpiroient le ſentiment de ſa propre intégrité, & la vue des lumiéres & des connoiſſances, dont Dieu l'avoit bénit. Un homme, tel que cet homme extraordinaire, que l'ambition ni l'intéreſt ne maîtriſoient point, & qui n'avoit nulle paſſion qui le gourmandaſt, cet homme-là n'eſtoit guéres ſuſceptible des troubles, que les affaires ſont capables d'exciter. Véritablement, commeil eſtoit du meilleur, & du plus tendre naturel, qui fuſt au monde, comme

les

les devoirs les plus ardens de l'amitié le poſſédoient tout-a-fait, il s'intéreſſoit tellement, dans les afflictions des autres, qu'il eſtoit tout pénétré des miséres du Genre Humain. D'ailleurs, la foibleſſe de ſon corps luy donnoit d'autant plus de peine, qu'il ne le pouvoit amener, à marcher d'un pas égal avec ſon Eſprit, dont l'activité eſtoit trop grande, pour un organe ſi infirme. Mais au-fonds, le témoignage d'une conſcience ſans reproche, & la vuë du bien, que faiſoit ſon intégrité, formoient en luy le plus parfait des plaiſirs: Et le ſentiment, qu'il en avoit, préſentoit à ſes yeux, le tableau de cette plénitude de joye, dans la contemplation de laquelle il a vécu ſi long-temps ſur la terre, & dans la poſſeſſion de laquelle il vit, & vivra éternellement dans le Ciel. C'eſt là qu'un corps, auparavant foible & tout usé, mais enſuite reveſtu d'une forme toute nouvelle, au grand jour du rétabliſſement de toutes choſes, ſera le digne domicile d'une Ame ſi pure, ſi ſublime. Je paſſe ſa mort ſous ſilence: J'en ay déja touché quelque choſe. Pour le préſent, il m'eſt impoſſible, de rappeler mes pensées, de ce degré d'élévation, qu'elles tirent d'une ſi noble matiére; il m'eſt impoſſible de les attacher, ſur un tragique ſujet, qui les rendroit trop rampantes: Et il faut, que je porte mon vol,

jus

jus qu'aux Régions de la Lumiére & de la Gloire, où nous ſavons qu'il eſt aujourduy.

Erigeons cependant, c'eſt là nôtre dernier devoir, Erigeons icy les trophées de la Religion : Et que ſes triomphes, dont la vie de Monſieur *Boyle* a eſté un enchainement, nous inſpirent de la confiance, j'ay pensé dire de la fierté. Qu'elle doit eſtre pure, qu'elle doit eſtre divine, cette Sainte Religion ! Elle, qui a sû produire un ſi grand nombre d'effets admirables, dans une aſſez longue vie, dont toutes les voyes ont eſté lumineuſes. Que les hommes ſeroient heureux, ſi nous avions pluſieurs Modelles ſemblables ! Il ſeroit certes fort inutile d'écrire tant de volumes, pour eſtablir l'excellence & la vérité du Chriſtianiſme : Un petit nombre d'exemples de cette nature formeroit une foule de preuves. Un ſeul exemple, telque celuy-là, a ſans doute beaucoup de force en ſoy-meſme : Mais pour eſtre ſeul, il perd beaucoup de ſa force. Et lorſque quelcun s'éléve ſi prodigieuſement au-deſſus des autres, on attribue tout, au deſſein de ſe ſingulariſer, ou à un je ne ſay quoy d'extraordinaire, qui domine ſur ſon humeur, & fait ployer ſes inclinations. Ce ſeroit une eſpéce de monopole, à une Maiſon, ou à une Société, que de s'arroger tout l'honneur

de

de la mémoire d'un ſi grand homme. C'eſt un bien public, qui ne ſauroit eſtre enfermé: Et il y en a aſſez, pour rendre heureux, pour combler d'honneur, tout un Royaume, & tout un Siécle. Mais ce qui eſt bien davantage, comme la vie de Monſieur *Boyle* préſente un nouveau modelle, elle fournit de nouvelles forces, aux perſonnes véritablement zélées pour leur Religion. Elle leur fait voir, par la plus ſimple, mais en meſme temps, la plus convaincante des raiſons, à quoy la Nature humaine peut s'élever, & ce que la Religion de Jeſus Chriſt peut y ajouter; quel nouveau degré de perfection, quelle recompenſe, elle donne. Je n'ay garde de m'imaginer, que beaucoup de gens ſoient capables d'aller ſi loin. Je ne ſais que trop le contraire: Ie ſais bien, que tous les hommes ne ſont pas, dans les meſmes obligations, & qu'il y a une diverſité infinie, dans leur eſprit, & dans leurs diſpoſitions, & une diverſité, que demande le ſervice de l'Univers, & qui eſt proportionée, à ſes différens beſoins, ou à ſes différentes néceſſitez. Mais je ſais auſſi, que chaque homme, de quelque ordre que ſoit ſon ame, & dans quelque poſte qu'il ſoit placé, eſt capable de devenir, en un plus grand, ou en un moindre degré, *homme de bien, en la préſence de Dieu:* Et je ſais, qu'il recevra une juſte proportion

tion de ſes dons, la *Sageſſe*, *la Science*, & *la Joye*, quand meſme il ne parviendroit, ni à la meſme perfection, ni aux meſmes qualitez, qu'un homme, *qui a eſté un homme entre mille*, tant qu'il a vécu parmi nous, & qui eſt maintenant, l'un des dix mille fois dix mille, qui ſont autour du Trône. Là il entonne continuellement le meſme Cantique, qui a fait ſa continuelle occupation ſur la Terre, & qui fait ſa félicité éternelle dans le Ciel, *Tes Oeuvres ſont grandes & merveilleuſes, ô Seigneur Dieu tout-puiſſant : Tes voyes ſont droites & juſtes, ô Roy des Saints.* Rempliſſons les meſmes devoirs, qu'il a remplis en cette vie, & nous aurons un droit abſolu, à remplir les meſmes devoirs dans le Ciel. Dieu nous en faſſe la grace, par Jeſus Chriſt, nôtre Seigneur,

AMEN, AMEN.

PE

F

HO

D

By Jo

Printed
againſ
W. Ro
Chur